



ASSOCIATION ZEN
INTERNATIONALE
FONDATEUR MAÎTRE TAISEN DESHIMARU

S'éveiller à la mémoire ancienne

La mémoire au sens courant du terme nous permet de stocker et de conserver des informations. Mais au-delà de ce magasin de souvenirs existe une mémoire ancienne et subtile, celle de « l'ombre de la première aube » D'elle, nous n'avons aucun souvenir. Mais d'elle surgit l'esprit d'éveil.

Cet article traite de la mémoire, non pas celle à laquelle on pense communément telle celle de la famille par exemple, ni même celle des souvenirs.

Je voudrais commencer par l'histoire d'un poète chinois de la période Tang. La période Tang fut l'âge d'or en Chine, qui va s'étendre du VII^e au IX^e siècle, tant pour ce qui a trait à la poésie qu'à la peinture et, bien évidemment, de grands maîtres zen vont apparaître durant cette période-là, dont Hyakujo, le successeur d'Eno. C'est une période très riche. En poésie, il y a Han Yu, et bien sûr Li Bai, Du Fu. Un jour, Han Yu déplaça les cinq doigts de sa main et dit qu'entre chacun de ses doigts se tenait l'ombre de la première aube.

Dans les années 1980, des scientifiques ont commencé à parler de la mémoire de l'eau. Ces derniers recueillaient des carottes de glace à différentes profondeurs et, en les analysant, grâce au carbone, ils obtenaient des empreintes de l'époque à laquelle celles-ci étaient en contact avec l'atmosphère. Inversement ce même carbone livra d'inestimables renseignements sur le temps où il était profondément enfoui sous la surface de la terre, tel le diamant, par exemple, qui en est la forme la plus pure. Tout cela dans le but d'obtenir de précieux éclaircissements sur le passé : le climat, le réchauffement, etc.

Mais ce dont je voudrais parler, c'est de la mémoire qui ne repose sur aucun support. Sur l'eau, sur le carbone, il y a encore une empreinte visible, quelque chose qu'on peut voir ou observer. Ce qui m'a touché lorsque Han Yu parle de l'ombre de la première aube entre ses doigts dépliés, c'est qu'il évoque une mémoire qui ne repose sur rien. Je reste convaincu que ce qui nous a touchés un jour,

ce pour quoi un jour nous nous sommes tournés vers la Voie, est relié à cette mémoire ancienne, une mémoire dont on n'a aucun souvenir. Je ne crois pas que le mot mémoire soit le mot le plus approprié. Peut-on parler d'empreinte ? Autrefois en Chine, lorsque les lettrés s'adonnaient à la calligraphie, ils recopiaient durant des années l'écriture des Anciens, tel Confucius, ou Lao Tseu, ils ne faisaient qu'imiter le style des Anciens. Jamais ils n'auraient cherché à imprimer leur propre style, tout au plus, lorsque leur propre imitation devenait magistrale, on pouvait juste observer ce qu'on nommait l'empreinte du cœur.

La mémoire dont je parle a aussi à voir avec l'empreinte des premiers jours, à la nuit lointaine au cours de laquelle le Bouddha Shakyamuni s'éveilla, et plus loin encore. Cela pour dire qu'on ne décide pas de tout. Chacun garde le souvenir précieux de ce qui l'a amené à faire zazen ou, de façon plus large, à suivre la Voie. Pour ma part, c'est la rencontre avec Sensei, pour d'autres ce fut de voir une affiche. Maintenant il y a Internet, mais à l'époque on posait des affiches. Quand on demandait aux gens comment ils étaient venus, ils répondaient : « Il y a cinq ans j'ai vu une photo de la posture, ça m'a impressionné, puis je l'ai vue il y a quatre ans, puis je l'ai vue il y a trois ans et je me suis finalement décidé à venir. » Mais, est-ce vraiment une décision qui nous est propre ? Est-ce cet événement-là est celui qui a réveillé quelque chose de très profond enfoui en nous ?

Parfois, en fin d'après-midi, au creux de l'heure, quand cesse le vent et que les oiseaux se taisent, que les ombres s'allongent, que toute chose dans la nature donne l'impression de retenir son souffle ; à ce moment-là, une espèce de silence s'installe, presque troublant comme si subitement tout devenait plus léger, un lien invisible se fait avec ce qui nous entoure, comme un fil qui nous relierait tous. Chacun peut ressentir cela en se promenant dans la nature, à un moment donné, en fin de journée et bien évidemment dans le dojo, à certains moments, à certains zazen parfois durant une sesshin, lorsqu'une qualité de silence se dessine, un silence qu'il ne faut pas toucher. Lorsqu'on conduit une sesshin, la qualité la plus précieuse est de savoir entendre ce silence. Quel que soit le poème, le texte qu'on commente, à ce moment-là il faut se taire. À ce moment-là ce silence est comme une brise silencieuse immobile qui nous laisse muets et que l'on ne doit en aucun cas venir troubler.

J'ai souvent raconté l'histoire suivante. Plusieurs disciples entouraient Sensei, précisément en une fin d'après-midi. Après avoir beaucoup parlé avec lui, le silence s'installa. Toutes les personnes présentes se turent un long moment. Puis Sensei regarda chacun comme ça, sans rien dire, et il dit tout à coup en regardant dans le vide : « Qui a fait ça ? » Personne n'a répondu, lui non plus. Longtemps après, Étienne me dit : « À ce moment-là, je me suis senti complètement stupide et depuis ce sentiment ne m'a jamais quitté. »

L'écrivain russe Tchekhov a écrit de nombreuses nouvelles, notamment celle qui s'appelle *L'Étudiant*. C'est celle qu'il préférait. Très courte, elle fait cinq, six pages. Elle évoque ce lien indicible justement, avec l'infini, qui subitement parfois s'établit et nous surprend.

Cette nouvelle se passe à Sainte-Lucie, lors de la semaine sainte. Un étudiant en théologie qui s'appelle Ivan Velipolkoski chemine seul dans la campagne russe. Le jour commence à décliner, là encore ce moment entre chien et loup quand les arbres dessinent des ombres dansantes, et il voit du feu, un petit village, une maison, une isba. Il y a deux veuves qui vivent là. Il arrive près de la demeure, attiré par le feu et la chaleur, car il fait frais. Et très vite, il fait un parallèle entre cette nuit froide, lointaine où Jésus fut arrêté. L'étudiant Ivan raconte aux deux veuves cette nuit funeste, et leur transmet l'émotion dont il est lui-même l'objet. Le froid prégnant, la chaleur du feu, les mots de l'ancien temps de l'étudiant en théologie, et soudain la femme la plus âgée fond en larmes et la jeune fille est ébranlée aussi. Et entre les trois protagonistes, l'étudiant et les deux veuves, un lien indicible se fait avec cette autre nuit lointaine.

Un peu plus tard, l'étudiant souhaite la bonne nuit aux veuves et reprend son chemin. Et là, je vous lis la conclusion de Tchekhov : « L'étudiant pensa que si ces deux femmes étaient émues c'était évidemment parce que ce qu'il venait de raconter, qui s'était passé dix-neuf siècles plus tôt, avait un rapport avec le présent, avec les deux femmes, sans doute avec ce village isolé, avec lui-même, avec toute l'humanité. Le passé, pensait-il, est lié au présent par une chaîne ininterrompue d'événements qui découlent les uns des autres. Il lui semblait qu'il venait d'apercevoir les deux bouts de la chaîne. Il avait touché l'un et l'autre avait dit vrai. Tandis qu'ensuite il franchissait la rivière par le bac, qu'il gravissait la colline, les yeux posés sur son village natal, sur le couchant une mince bande pourpre jetait des lueurs froides. Il pensait que la vérité, la beauté qui régissaient la vie des hommes, là-bas autrefois dans le jardin des Oliviers, s'était perpétué sans interruption. »

Il est ému par ce qui vient de se passer. Il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour cela. Tchekhov parle de cette humanité inhérente, de ce lien qui un jour nous apparaît, nous surprend, parfois nous éveille et nous dit aussi : « Vous n'êtes pas tellement importants. »

Tout a commencé voici très longtemps. Les mots que vous prononcez, les poèmes que vous écrivez, est-ce vraiment nous qui les avons écrits ? Est-ce qu'ils n'ont pas déjà été chantés autrefois ? Est-ce qu'une autre main, à l'aube de l'humanité, ne les a pas déjà couchés sur du papier ? Lorsque Tchekhov parle des deux extrémités, avec tout mon respect pour lui, je ne pense pas qu'il y ait deux extrémités, même si Shakyamuni a été le premier à faire tourner la Roue du Dharma, à la révéler au monde, elle existait déjà. Il n'y a aucune extrémité. Les bouddhas du passé en témoignent. La roue du Dharma n'exprime que cela. Alors pour revenir aux mots de Sensei :

« Qui a fait cela ? » On ne peut pas dire. Même cette mémoire évoquée n'est autre que *bodaishin*, l'esprit d'éveil, le fait de s'éveiller à sa propre nature, à l'aube de premiers jours.

Dans le *Genjokoan* on trouve cette phrase célèbre : « Être certifié par toutes les existences. » Ce n'est rien d'autre que réaliser ce lien indéfectible avec tout ce qui nous entoure. Il n'est pas nécessaire d'être un enfant du Bouddha pour réaliser cela, pour comprendre cela.

Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe* dit ceci : « L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir. Il porte avec lui l'immensité. Tel accent échappé de votre sein ne se mesure pas. Il trouve un écho dans des milliers d'âmes. Qui n'a point en soi cette mélodie la demandera en vain à tout l'univers. Asseyez-vous sur le tronc de l'arbre abattu au fond d'une forêt. Si, dans l'oubli profond de vous-même, dans votre immobilité, dans votre silence, vous ne trouvez pas l'infini, il est inutile de vous égarer aux rivages du Gange. »

Ces mots écrits au début du XIX^e siècle prennent un sens tout particulier lorsque, plus d'un siècle plus tard, des hordes de jeunes gens, hippies et autres, partirent en Inde à la recherche d'une vérité, à la recherche d'un infini déjà présent au cœur de chacun.

Alors ce lien que j'appelle mémoire, faute d'un mot plus approprié, n'est pas non plus limité par nos sens, qu'ils soient olfactifs, qu'ils soient de l'ouïe, du toucher ou encore du goût. On pourrait presque parler de mémoire génétique, enfouie au cœur du génome.

Le mot *préhistorique* peut-être conviendrait mieux. En 2007, à Paris, il y avait une exposition sur le poète René Char, et en la visitant, au milieu des textes et des photos exposés, je tombe sur un poème, écrit le jour où le premier homme a mis le pied sur la Lune, qui fait le lien avec la grotte de Lascaux et les anciennes peintures rupestres qui en recouvrent les murs. Voici ce poème :

*L'homme de l'espace, dont c'est le jour natal,
sera un milliard de fois moins lumineux
et révélera un milliard de fois moins de choses cachées
que l'homme granité, reclus et recouché de Lascaux,
aux durs membres débourbés de la mort.*

Ce poème a pour moi instantanément fait lien avec zazen, avec notre pratique, avec le fait qu'assis devant un mur, on touche la chose la plus profonde qui soit de l'homme. Zazen même m'est apparu en lien avec cet homme granité, reclus et recouché de Lascaux. Je pense aussi au *Fukanzazengi*, à ces mots que vous connaissez tous : « Le zazen dont je parle n'est pas l'apprentissage de la méditation. Il n'est rien d'autre que le Dharma de paix et de bonheur, la manifestation de l'ultime réalité. »

On dit que zazen c'est de la méditation, parce qu'il faut bien utiliser des mots, mais à la fin ça n'a rien à voir avec de la méditation. Cela touche quelque chose de beaucoup plus ancien encore. On dit que le *Fukanzazengi* est un texte pour débutants, ce qui bien évidemment n'est pas le cas. Avec le temps, ces phrases qu'on a entendues mille fois prennent une patine, révèlent toujours et encore d'autres trésors, d'autres facettes, des éclairages inattendus et il en sera toujours ainsi. De même pour zazen. C'est la même posture, chaque jour, le même corps, le même corps qui vieillit, et pourtant ce n'est jamais pareil, quelque chose de nouveau peut toujours se révéler.

L'année dernière, à la Gendronnière, on m'avait offert un poème de Dôgen écrit à la main, pas un original bien évidemment, écrit de la main de Sawaki, et qui s'intitule : *La retraite de Fukakusa*. Fukakusa est l'endroit où s'est installé maître Dôgen en revenant au Japon, après avoir connu son maître en Chine, et avant de s'éloigner de la ville et de s'installer à Eiheiiji où il créera son temple.

Le poème dit ceci :

*Naître et mourir sont un nuage de la métamorphose dont il faut s'intéresser
Sentiers erronés et chemins de l'éveil sont parcourus au sein d'un rêve
Une seule chose arrête cela : se réveiller
Et faire durer encore le son de la pluie dans la nuit
de la retraite tranquille de Fukakusa*

Après avoir recopié ce texte, Kodo Sawaki a écrit :

« Poème *Retraite tranquille* de l'éminent ancêtre d'Eiheiiji, écrit en toute humilité par son descendant éloigné, Kodo. »

C'est magnifique. La retraite de Fukakusa, en fait ce n'est pas seulement la retraite de Fukakusa. Bien sûr, cela a un lien avec la retraite de Fukakusa, mais c'est aussi l'instant précis où nous nous éveillons à notre mémoire ancienne, avec toute l'humanité, avec toutes les retraites de moines solitaires dans des ermitages au fin fond des forêts.

Chaque fois, il s'agit de *faire durer encore cette mémoire, la mémoire du son de la pluie dans la nuit*. Ce poème a une dimension intemporelle. Fukakusa n'est pas un lieu fixe, c'est un lieu en apesanteur. Fukakusa, c'est comme la fleur d'udumbara, dont on dit qu'elle fleurit tous les deux mille ans.

Raphaël Doko Triet